

## 2. Les carrières du Barroux

Lorsque je les découvris, je doutai tout de suite que la rentabilité des Carrières ait été le souci majeur de son propriétaire.

Je dois l'avouer, elles avaient tout pour me plaire : ses forces vives étaient constituées d'une équipe de bras cassés tout juste acceptable pour entretenir un semblant d'activité, arracher les mauvaises herbes et pastisser de peinture jaune, la rouille du matériel.

Vous-même seriez fatalement tombé raide d'admiration devant les deux bulldozers dont les chenilles ne demandaient qu'à devenir papillons. Un chargeur essoufflé, quelques perforatrices foireuses et une paire de semi-remorques hors d'âge complétaient la collection.

Le salaire était maigre mais mes besoins l'étaient plus encore. Nous travaillions, si l'on peut employer ce terme, sans nous prendre la tête, en bonne intelligence et nous ne connaissions ni disputes, ni vague à l'âme.

Suivant le pendage et la dureté des séries calcaires, nous produisions du concassé pour le four à chaux ou des blocs pour les entreprises funéraires de la région.

Notre seul souci était d'éviter le stress car rien n'est plus malaisé à stocker que des pianos de pierre d'une demi-douzaine de tonnes. Pour éviter cet embarras, nous prenions garde de mettre trop de cœur à l'ouvrage et nous traitions la matière avec une mansuétude qu'elle n'avait jamais connue.

C'est pourquoi je ne crains pas d'affirmer que la pierre n'a pas eu à se plaindre de mon traitement, du temps que j'étais contremaître aux Carrières du Barroux.

Lorsque vous arriviez aux Carrières, votre première impression était qu'elles étaient abandonnées depuis le Crétacé. La guitoune du gardien était délabrée à faire peur, les vitres avaient été dégommees par un imbécile, machinalement, et la barrière levée n'était pas plus susceptible de se rabaisser que le bras d'un fanatique d'extrême-

droite.

Les panneaux qui préconisaient d'aller se faire voir ailleurs et de porter obligatoirement un casque étaient couverts de poussière blanche et illisibles, c'est sans doute pourquoi je n'ai jamais vu personne y porter autre chose qu'un passe-montagne.

C'est pourquoi, aussi, les gens venaient souvent se faire voir chez nous, surtout le week-end lorsqu'ils croyaient, à tort, qu'il n'y avait personne, alors qu'il y avait toujours Moktar Ould Daddha Aguetaz qui n'en perdait pas une miette : il fallait bien quelqu'un pour garder le matériel.

Le fait est que cela faisait désert, d'autant plus que nous n'étions pas nombreux, que les carrières étaient grandes et que l'on pouvait bien se perdre dans le dédale des cirques blancs des différents fronts de taille.

Des Algeco avaient été installés hors de vue de la route, de manière à ce que nous ne fussions pas dérangés. Il y avait le bureau de chantier proprement dit où se tenaient les réunions de travail. C'était mon bureau et c'est là que je lisais le soir, lorsque je répugnais à rentrer m'enterrer à l'hôtel des Sapins Flasques où j'avais pris pension.

J'aurais pu aussi bien dire que c'était la bibliothèque car le patron, que nul n'avait jamais vu, y avait réuni une centaine d'ouvrages sur la grammaire française, la géomorphologie et la paléontologie.

Tantôt l'un, tantôt l'autre d'entre nous venait s'y retirer, soit pour affûter son imparfait du subjonctif soit pour éclaircir un point obscur de la genèse alpine et si vous pensez que je galèje, vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

Un second bungalow servait de vestiaire et de salle à manger. C'est là que se tenaient les réunions extraprofessionnelles. En d'autres termes, c'est là que nous nous rassemblions pour boire un canon et écouter les blagues de Moktar Ould Daddha Aguetaz, le boutefeu et gardien, ou celles de Joseph Barberaz, le chauffeur qui avait du mensonge plein sa bedaine.

Un troisième cabanon nous servait à enfermer le matériel pour le protéger de la pluie et des voleurs et il y avait enfin la caravane sans roues de Moktar Ould Daddha Aguetaz, qui faisait bien dans les deux mètres de long et qui ressemblait à une roulotte de tireuse de cartes.

C'était là qu'il vivait sept jours sur sept, ce qui lui permettait d'avoir toujours un œil sur le matériel et un autre sur les couples qui venaient s'envoyer en l'air, le week-end.

Comme vous le voyez, ce n'était pas le chantier du siècle mais j'en garde un souvenir chaleureux car il y régnait la bonne humeur et la décontraction, personne n'étant sur notre dos pour voir si nous ne volions pas le salaire qu'on nous jetait en l'air, comme un os pour le chien.

Pourquoi était-on venu éventrer la montagne ici et non pas ailleurs où son exploitation eût été plus facile ? C'est un mystère aussi grand que celui du berceau des cités humaines. Il est probable que ce fut le résultat de la conjonction, en un équilibre aléatoire mais stable, du hasard, de l'opportunité et des coups de pieds au cul de l'adversité.

On peut imaginer que mille ans en arrière, un glissement de terrain ayant découvert la pierre blanche par hasard, un manant qui passait par là se félicita de l'opportunité : avec tous ces gens qui ne faisaient que mourir, c'était bien le diable s'il n'y avait pas fortune à faire dans la pierre tombale. Quel dommage que l'exploitation n'en soit pas plus aisée et que le terrain soit le sien, allons voir un peu plus loin s'il n'y aurait pas celui d'un autre à défigurer en douce !

C'est comme cela que, quelques coups de pied au cul plus tard, le manant s'était résigné à exploiter le filon là où il était, c'est-à-dire chez lui, ce qui avait donné ce chancre des Carrières du Barroux.

À ma plus grande satisfaction, tout allait à vau-l'eau, dans l'activité des carrières, depuis sa finalité qui n'était pas de produire du profit mais de maintenir un semblant d'organisation sociale stérile,

jusqu'à la répugnance que nous éprouvions à réduire à coup de masse, les empreintes d'une vie plus vieille que nous de plusieurs millions de siècles.

Je prétends que l'organisation sociale que nous maintenions grâce à la carrière était stérile car en réalité il n'en ressortait rien de bon pour personne. Tout juste le confort de ne pas aller chercher du travail ailleurs. Car aucun de nous n'était vraiment dans le besoin, aucun n'avait de famille à charge et n'avait à se préoccuper d'un autre que lui-même ce qui rend plus remarquable le soin maternel que nous prenions de notre ascendance, si je puis employer ce terme pour évoquer des espèces qui n'avaient avec nous qu'une relation d'antériorité.

En effet, parfois, la roche éblouie par la lumière éclatante de la dynamite qui l'avait ramenée à la beauté du monde, laissait apparaître une fougère fossile écarquillée de stupeur, après un sommeil de quelques millions d'années, " je suis encore toute décoiffée ! ".

Nous prenions soin de ces fossiles comme s'ils avaient été des nouveau-nés ou des larves de sang royal, les Carrières ressemblant alors à une maternité ou à une ruche, quoiqu'il y ait dans ce genre d'établissements un bourdonnement industriel qui nous était complètement étranger.

Comme ces rejetons qui revivent la grandeur déchue de leur famille, nous feuilletions l'album pétrifié d'une gloire passée qui n'était pas la nôtre. Combien de fois arriva-t-il qu'un tailleur de pierre, à qui nous venions de refuser la matière qui lui manquait, restât stupéfait devant le stock qui s'accumulait bien en vue, comme les tableaux d'un musée.

Néanmoins, nous avions quand même à cœur de satisfaire le client et si nous ne pouvions pas nous résoudre à taper dans le stock qui recelait pour nous tant de souvenirs de famille, comme disait Moktar Ould Daddha Aguetaz, nous relevions bien vite nos manches pour lui fournir sans délai le matériau dont il avait besoin... à moins que la veine que nous avions choisi d'exploiter ne nous fasse le clin d'œil d'une ammonite ou d'une libellule géante.

Vous dire d'où nous venait cet intérêt pour l'objet de la paléontologie, j'en serais incapable, je l'avais découvert en entrant dans mes fonctions et j'avais pris le train en marche en quelque sorte.

Vous noterez que je parle bien d'objet de la paléontologie et non pas de cette science elle-même, car aucun de ceux qui thésaurisait amoureusement les objets de sa passion n'aurait été capable de les classer en groupes, genres, espèces et sous-espèces, ce qui n'empêchait pas qu'on mit parfois la main sur des articles qui eussent fait bander un paléontologue normalement constitué.

Qu'on ne vienne pas me dire que notre attirance était purement opportuniste et que nous aurions collectionné avec le même entrain des douilles d'obus ou des fûts de pyralène. C'est faire peu de cas des discussions enfiévrées qui se développaient, avec, pour argument, des spéculations sur la bobine d'une terre plus jeune de cinq cents millions d'années.

Je vous jure que mes carriers aux mains calleuses se renvoyaient la balle avec une imagination et une puissance d'évocation qui atteignait à la poésie et que cela bourdonnait à l'heure de l'apéro, après la douche de la débauche.

Ces discussions avaient pour théâtre le bungalow qui nous servait de bibliothèque, devant les étagères où s'alignaient les volumes de "l'Origine des Espèces" de Charles Darwin, le "Guide des Vertébrés Fossile" de Beaumont, la "Géologie Stratigraphique" de Gignoux, des traités de géomorphologie et le Guide Géologique des Alpes de Savoie de Debelmas. Je les ai vus plus d'une fois se tirer la bourre devant la porte, allant jusqu'à engager leur tournée de pastis.

– Moi je te dis que c'est *Paracenoceras giganteum*, je l'ai vue au musée de Chambéry !

– Abruti ! *Paracenoceras giganteum* tu peux la voir dans tous les musées. Ici, on est dans l'Urgonien, Crétacé Inférieur : c'est *Cymatoceras neocomiensis*. D'abord, *Paracenoceras* est plus grosse, tu paries la tournée ?

– Celle que j'ai vue n'était pas beaucoup plus grosse ! Et puis

d'ailleurs, ça n'a rien à voir !

– Peut-être parce qu'elle était naine ! Ou qu'elle n'avait pas fini sa croissance ! Repasse dans quelques années, tu verras qu'elle aura grossi !

– Âne bête !

– Ignorant !

– Etc...

Mais lorsqu'ils abordaient le thème de la taxinomie, la classification des animaux, ils ignoraient superbement la phylogénie et la cladistique qui leur paraissaient un pinaillage ennuyeux pour ne s'en tenir qu'à des appartenances manifestes et évidentes.

Ils classaient les animaux selon qu'ils étaient durs ou mous. Les durs de l'intérieur, comme les vertébrés, ou de l'extérieur comme les crustacés, les insectes et les escargots (à l'exclusion des limaces qu'ils classaient parmi les mous) et ceux qui étaient les deux à la fois comme les tortues.

Les mous, comme les limaces, comprenaient les méduses, les pieuvres, les biches de mer ou holothuries mais aussi les éponges, les anémones, les lombrics et les ténias.

Ils les classaient suivant qu'ils avaient le sang chaud ou froid, qu'ils rampaient ou qu'ils volaient, qu'ils pondaient ou qu'ils vèlaient et dans ce domaine ils étaient souvent bien moins sûrs d'eux et m'invitaient souvent à arbitrer la discussion.

– Moi je pense qu'on doit d'abord ranger les animaux froids d'un côté et les animaux chauds de l'autre. Je mettrais la limace, le serpent et le crocodile dans le même sac, le pélican, l'autruche et le mouton dans un autre.

– À votre avis, un serpent ressemble-t-il plus à une limace ou à un crocodile ?

– Ça dépend ! par la forme, il ressemble plus à la limace. Par la forme seulement car il ressemble à un crocodile qui aurait la forme d'une limace. Mais si on trouvait une limace qui n'aurait pas la forme d'un serpent, eh bien le serpent il ne ressemblerait pas du tout à une limace !

- Mais sinon, si on ne voit pas la forme, le serpent il ressemble plus au crocodile ! Par ce qu'il a une peau un peu sèche, comme le crocodile. Et à l'intérieur, il a des os.
- Il y a les animaux à os et les sans os. Les durs et les mous.
- Mais avant il y a les chauds et les froids. Et après les durs et les mous.
- Vous connaissez des animaux mous et chauds ?
- Non !
- Ah, oui : Joseph Barberaz !
- C'est le seul !
- Et les grenouilles, pauvre andouille !
- Les grenouilles, je les verrais ni chaudes ni froides mais plutôt tièdes.
- Les cuisses, oui, mais pas le reste !
- Moi je les classe avec les palmipèdes, comme les canards.
- Tu n'as pas le droit ! La grenouille pond mou mais le canard pond dur !
- Moi j'ai connu une poule qui pondait mou ...
- Ta femme ?
- ...alors pourquoi pas un canard ?
- Etc... etc...

Pour tenter de vous faire sentir les causes de cette activité parallèle à notre profession, je voudrais plutôt évoquer un événement personnel qui vaudra toutes les explications sur la nature de l'émotion que nous partageons pour les fossiles.

Vers l'âge de vingt ans j'ai hérité la maison d'un parent. C'est là que j'avais passé les meilleurs moments de mon adolescence et une multitude de souvenirs y était attachés qui me revenaient en foule dans l'instant où je la faisais visiter à la personne qui allait finalement l'acheter.

La maison était vendue avec ses meubles car où les aurais-je mis, moi qui vivais dans une chambre de douze mètres carrés et qui n'avais pas le premier sou pour payer les droits de succession.

Cette dernière visite n'avait rien de bien terrible, croyez-moi. Je me traînais lamentablement d'une pièce à l'autre, en proie à la plus forte crise de nostalgie qu'il est normalement autorisé de s'administrer.

Car, je dois bien le reconnaître maintenant qu'il y a prescription : j'en tirais un plaisir intense ! J'avais vécu dans cette maison des heures heureuses et je ne me lassais pas de me racler la nostalgie avec des souvenirs embarbelurés de regrets.

S'inquiétant des effets convulsifs de ces réminiscences, mon hôte et futur acheteur pensa tempérer mon désespoir en me permettant de choisir l'objet que mes forces et mon chagrin conjugués me permettraient d'emporter.

Hélas, mon souci ne s'appliquait pas à emporter une chose parmi celles que j'allais laisser mais à en laisser mille parmi celles que j'aurais voulu emporter, si bien que loin d'adoucir mon deuil, ce choix où il me clouait me secoua de sanglots intérieurs et je ne fus pas loin de verser des larmes qui auraient fini par l'impatienter.

Sur le côté de la maison il y avait une terrasse en béton que j'avais contribué à réaliser, quelques années plus tôt, dans ce qui me sembla être la nuit des temps.

En ce temps-là, j'avais alors quinze ans, je ne savais rien faire de ce qu'on pense pouvoir intéresser les filles, comme jouer du piano, de la guitare, fasciner un auditoire ou raconter des histoires à mourir de rire.

Je me contentais d'afficher un air intelligent et blasé sans arriver à le garder plus de cinq minutes en apnée, redevenant toujours trop tôt, l'être béant, ballot et ballant que j'étais dans le fond.

Mais cet été-là, j'avais troqué mon pull trop long, mon teint blafard et mes mains moites contre le bleu de travail, le hâle et les cals aux mains.

Cet été-là aussi, je rencontrai Isabelle qui avait saisi l'opportunité d'une place libre sur la banquette arrière, pour venir nous faire la cuisine et passer du bon temps au soleil pendant que nous travaillions à construire cette terrasse sur le côté de la maison. Je précise



également que nous n'étions pas difficiles en matière de cuisine

Je ne vais pas vous vanter les qualités d'Isabelle, il suffit de prendre mon contraire et d'en faire une fille. C'est à dire qu'elle réussissait là où j'échouais, qu'elle était belle comme l'aurore, qu'elle était vive et brillante, gentille et compatissante et qu'en plus elle consentait à passer ses vacances en notre compagnie plutôt qu'avec celle des derniers prix Nobel.

Comme par un fait exprès, nous avions choisi la journée la plus chaude pour couler le béton de la terrasse. J'avais remué au moins six cents brouettées de béton et je n'en pouvais plus. J'étais en train de lisser le dernier mètre carré, avec délectation, lorsqu'Isabelle vint à passer et s'arrêta derrière moi. Pour la première fois de la journée elle s'intéressait à mon travail et je n'étais pas peu fier.

– C'est fini ? demanda-t-elle.

– C'est fini !

– Alors, à moi maintenant, depuis le temps que j'en avais envie !

Avant que je n'aie pu l'en empêcher, elle s'était déchaussée et avait imprimé une profonde empreinte de son pied nu sur le béton frais.

J'étais complètement scandalisé, vous l'imaginez, d'autant que je n'avais pas encore acquis le contrôle des maîtres jardiniers japonais pour lesquels une œuvre achevée doit retourner au chaos.

Le béton avait tiré, l'empreinte était restée et je l'avais oubliée, d'année en année lorsque je revenais pour les vacances, au fur et à mesure qu'elle se comblait d'humus et de mousse.

Maintenant j'errais pour la dernière fois dans la maison en me demandant quoi emporter, arrivais sur la terrasse et restai figé devant l'empreinte inchangée, révélée au jour par la puissance du jet de nettoyage.

Impossible, évidemment de découper le morceau au marteau piqueur et pourtant s'il y avait une chose qui me ferait laisser tout le reste, c'était bien cette empreinte et tous les souvenirs qui s'y rattachaient.

Les bricoleurs, qui ont le sens pratique, vont objecter que j'aurais pu en prendre le moulage au plâtre. J'aurais pu. Mais imaginez un peu quel sale fétichiste je serais définitivement devenu aux yeux de mon successeur qui trouvait déjà que j'en faisais un peu trop.

Aussi, je restais là, comme au chevet d'un être cher dont on sait qu'on va le quitter à jamais. Minutes qu'on voudrait pleines et pathétiques mais qui ne sont qu'ultimes, vides, sèches et douloureuses.

Pourtant, ce que je vénérâis à l'instant de quitter cette maison pour toujours, c'était bien plus que ce béton qui avait pris la forme du contour du pied d'Isabelle, le pied d'Isabelle qui était reparti avec elle courir le monde et dont il ne restait que l'absence, un vide plein de son souvenir qui remontait en moi et me faisait revivre les dernières années de mon adolescence.

C'était cinq années, un quart de ma vie, qui m'étaient projetées au cœur, surgissant de la nuit des temps par le maléfice de ce simple creux.

Maintenant, peut-être imaginez-vous mieux ce que pouvaient ressentir mes tailleurs de pierre alors qu'ils prenaient d'un seul coup deux cent cinquante millions d'années en pleine figure !

Pourtant, deux cent cinquante millions d'années, ce n'est pas si long ! Si une ammonite pouvait parler elle dirait : je n'ai pas vu le temps passer, le Sinémurien c'était hier !

Vous allez dire que j'en cause à l'aise, moi qui n'ai guère l'espoir de dépasser la centaine d'années. J'en parle avec ce que j'en connais et j'en connais assez pour dire que plus le temps passe, plus il passe vite.

Ainsi, ce sont les vingt premières années les plus longues et la première dizaine est plus longue que la seconde et les cinq premières années plus que les suivantes et ainsi de proche en proche, jusqu'à notre naissance qui remonte à la nuit des temps, c'est à dire celle où nous fûmes conçus.

Je me souviens d'un loupriot de six ans qui me demandait de lui raconter des événements d'avant sa naissance.

– Parle-moi de l'ancien temps ! suppliait-il.

Cela remontait bien à sept ou huit ans. J'aurais tout aussi bien pu lui parler de l'apparition des procaryotes ou de l'extinction des dinosaures, pour lui j'étais assez âgé pour avoir connu ces époques. Un enfant met dans le même sac son arrière-grand-père et Lucy, la petite *Australopithecus Afarensis*.

Concrètement, les séries sédimentaires représentent une chronologie et non une durée, la notion de durée étant exclusivement physiologique. Mais nous sommes constitués pour transformer la chronologie en durée, alors deux cent cinquante millions d'années, même si nous ne pouvons pas les concevoir, cela donne le tournis.

En plus de diriger le personnel, j'étais aussi écrivain public. Mes clients en matière d'écriture furent Antoine Quirieux, Joseph Barberaz, Moktar Ould Daddha Aguetaz et Virgile Menu-Fretat.

En réalité j'écrivais sous leur dictée, sur mon ordinateur. Entre nous, je n'irai jamais raconter ce qu'ils me forçaient à écrire, je trouvais cela nul, vain et superficiel. Mais c'était le quotidien de leur vie et ils avaient l'impression qu'elle prenait une valeur inestimable à être imprimée.

Là, ils n'avaient pas tort : ils voyaient tous les jours des paléontologues allumés s'enthousiasmer pour des mouchérons imprimés sur le calcaire. Ce qui faisait la différence avec ceux qui leur zuzulaient aux oreilles et qu'ils chassaient d'un revers de main agacé, c'était les quelques millions d'années qui séparaient les premiers des seconds.

Seul le temps donne de la valeur aux choses anodines. Lorsqu'on a une vie calme et rangée, ce n'est que sa durée exceptionnelle qui peut donner la célébrité. Il y a des contre-exemples : la pipe du capitaine du Titanic, le coupe-cigare de Joseph Staline et les lunettes noires de Greta Garbo.

Si ces objets, pourtant contemporains et bêtement anodins, ont gagné tant de points à l'argus, cela n'est dû qu'au caractère exceptionnel des événements ou des personnages qui y sont liés ! Retirez toutes les étiquettes dans la vitrine où ils sont exposés à côté du

fossile d'un moustique du Paléogène, et voyez le résultat : c'est le moustique qui crève l'écran !

C'est ce qui explique que, bien qu'ils aient trouvé le récit de leur vie chiant à en mourir, mes collaborateurs éprouvaient une joie, une fierté et un bonheur indescriptibles à en voir les tortillons noirs et immobiles gravés pour la postérité sur le papier blanc.

– On dirait une chaîne d'ADN ! souffla un jour Moktar Ould Dad-dha Aguetaz émerveillé en regardant sa prose sortir de l'imprimante et j'en restai sur le cul.

Car de nos jours, un boutefeu qui passe sa journée à se branler la moelle sur une perforatrice en sait aussi long qu'Axel Kahn sur la biologie moléculaire.

Peut-il en être autrement puisque la science ne gambade plus en liberté sur des paillasses de laboratoires d'arrière-cour mais lève la jambe devant les projecteurs en tirant des feux d'artifice théoriques pour payer de retour les efforts du contribuable.

Au moment où s'élabore la carte du génome humain, l'histoire de leur vie prenait la dimension de celle de l'Espèce entière. Comme je l'ai dit, ce que j'écrivais sous leur dictée, ou ce que j'inventais pour eux et qu'ils me faisaient badigeonner ensuite avec une bouillie d'imparfait du subjonctif n'était pas d'un intérêt capital. Il s'agissait le plus souvent de lettres officielles dont ils me laissaient le soin de trouver la tournure et les mots les plus adéquats.

Mais le plus souvent s'ils ne tapaient pas eux-mêmes leurs textes, c'est que j'étais le seul du chantier dont le calibre des doigts permettait de ne taper qu'une seule touche à la fois et dont le français se rapprochait le plus de la banalité ordinaire et administrative.

Car ils rechignaient à passer pour des ignorants en dehors du cercle des initiés, c'est à dire leur famille et leurs collègues, et ceci pour la bonne raison qu'ils ne l'étaient pas assez pour pouvoir le supporter.

En effet, je crois qu'ils étaient les seuls entre Maulieu et la Sous-Préfecture à avoir lu et discuté l'Origine des Espèces de Charles

Darwin.